

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 1 (1863)
Heft: 25

Artikel: Les Butterfly : scènes de la vie des Etats-Unis : [suite]
Autor: Assollant, Alfred
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-176631>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.01.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les Samedis

LITTÉRATURE NATIONALE — AGRICULTURE — INDUSTRIE

PRIX DE L'ABONNEMENT (franc de port).

Un an, 4 fr. — Six mois, 2 fr. — Trois mois, 1 fr.

Tarif pour les annonces : 15 centimes la ligne ou son espace.

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes; — au Cabinet de lecture place de Saint-Laurent, à Lausanne; — ou en s'adressant par écrit à la Rédaction du *Conteur Vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

L'histoire du canton de Vaud racontée par ses chansons.

V

Ce n'est pas sans peine que nous enjambons le XVIII^e siècle pour arriver au nôtre, afin de continuer l'*Histoire du canton de Vaud racontée par ses chansons*. On n'est pas Vaudois pour rien, c'est pourquoi nous aurions voulu encore renvoyer cette suite, mais l'aimable rédacteur du *Conteur* nous aiguillonne, force est donc bien de s'exécuter.

L'invasion française de 1798, sous prétexte de nous apporter la liberté et l'indépendance, mais en réalité pour procéder à des annexions, et pour faire son profit des beaux trésors de Berne et des autres aristocraties suisses, cette invasion, accueillie d'abord avec enthousiasme, alors que nos grand'mères rondaient, avec la cocarde verte accrochée à leurs coiffes blanches, autour de l'arbre de la liberté, ne tarda pas à peser sur le pays, La rapacité des chefs, l'insolence des soldats, mécontentèrent vivement nos populations. Les belles promesses de liberté, d'égalité, de fraternité, de souveraineté du peuple, ce cortège habituel de toute révolution de notre époque, ne furent qu'un décevant mirage qui n'aboutit qu'à d'amères et poignantes déceptions. Jaques Bonhomme restait gros Jean comme de-

vant si des patriotes n'avaient pris en mains sa cause. Reymond soulève les campagnes du littoral de la Côte, des rampes du Jura et de la vallée de la Broie. Le tiers des communes du canton se soulève et près de 8000 paysans proclament la paix aux hommes, la guerre aux papiers, se répandent dans tout le pays, entourent les résidences des hobereaux et brûlent les titres odieux qui consacraient leur servitude.

C'était au printemps de 1800; des pourparlers ont lieu entre les troupes françaises appelées par le gouvernement helvétique, de si triste mémoire, et les *bourla papai*, qui se retirent sur les plaines de St.-Sulpice. Le *camp des gamaches*, du nom de leurs longues guêtres, devient quelques jours un lieu de bombance, où arrivent en foule les gens de Lausanne, de Morges et des villages voisins.

La chute du gouvernement helvétique arrête les mesures prises contre les *bourla papai* pendant l'armistice, et un des premiers actes de l'autorité vaudoise qui succéda à ce pouvoir que dominait le directoire français, fut l'émancipation de nos campagnes par l'abolition des droits et redevances féodales.

Dites-moi, chers lecteurs, si la première de ces libérations ne vaut pas quelques chansons; vous en aurez d'ailleurs à souhait dans notre prochain article sur la période de 1805 à 1815, sur ces premières an-

FEUILLETON

LES BUTTERFLY

SCÈNES DE LA VIE DES ÉTATS-UNIS.

« Un million cinq mille six cent cinquante trois dollars! dit-il en posant la plume et se frottant les mains. Voilà une somme qui ferait sourire Cora et ce cher louveteau de Georges-Washington; mais je suis solide encore, Dieu merci! et ils attendront longtemps ma succession. »

Au même moment, on annonça le chevalier de Roquebrune. Samuel se leva et, sans desserrer les dents, à la mode américaine, il lui secoua la main.

« Monsieur, dit le Canadien, je viens vous rendre visite de la part d'un ami, M. Charles Bussy. »

Samuel se leva feignant l'indignation.

« Qui? ce misérable faussaire, cet assassin qui a voulu tuer mon fils et moi, et que j'aurais dû faire pendre? »

— Il est vrai, dit Roquebrune avec sang-froid, que l'un de vous deux devrait être pendu. C'est l'avis de mon ami aussi bien que le vôtre. Lequel des deux? c'est ce que je n'ose décider.

— Monsieur, dit Samuel, êtes-vous venu pour m'insulter dans ma propre maison? »

Et il tira violemment le cordon de la sonnette.

« Mon cher Butterfly, dit Roquebrune avec le même sang-froid, si quelqu'un fait un pas vers moi, je vous brûle la cervelle. »

Samuel se rassit effrayé. Un domestique entra.

« Tom, dit-il, apportez du bois. »

Tom obéit, et Roquebrune reprit :

« Parlons franchement. Bussy vous gênait, vous avez voulu le faire périr, c'est trop juste; mais il a la vie dure. Vous l'avez calomnié, vous avez ameuté contre lui toute une ville; vous l'avez à moitié assassiné; il ne s'en porte que mieux. Il est plus riche que vous.... »

nées, si belles et si pures de notre indépendance cantonale, où nous vivons enfin, après tant de mauvais ou tristes jours, de notre propre vie.

(A suivre)

ALEX. MICHOD.

Les Anglais en Australie. — Derniers voyages.

Le monde australien est encore à peine entrevu ; les voyageurs qui l'ont traversé ne se sont jamais livrés au relevé détaillé du pays ; ils ont franchi cette immense île en ligne droite, laissant au hasard le soin de leur en faire connaître la topographie. Néanmoins, il est à prévoir qu'avant peu d'années l'Australie sera traversée de part en part, du nord au sud, par une voie ferrée. Une pareille œuvre semble tenir du prodige, et cependant, à voir l'énergie et l'ardeur incroyable que mettent les Anglais à s'élancer dans l'intérieur de l'Australie, on ne doute plus de la réalisation de ce vaste projet.

L'avenir de ce monde est évidemment dans une communication allant du golfe de Carpentarie jusqu'à la côte sud. Les colonies aurifères groupées dans la région méridionale sont extrêmement isolées du courant de la civilisation. Il leur faudrait des débouchés vers la Malésie et l'Inde. Aussi, tous les efforts des explorateurs anglais tendent-ils à établir une voie destinée à relier le sud au nord ; en effet, qu'un chemin de fer se ramifiant de la terre de Victoria aille aboutir aux rives septentrionales, l'Australie change d'aspect ; son commerce s'anime, ses produits vont se disperser sur le globe, tandis que l'Asie lui prodigue ses mille richesses dont l'absence se fait actuellement sentir sur le sol de la Nouvelle-Hollande. Voilà pourquoi, depuis trois années, des voyages s'organisent, des voyages s'entreprennent, toujours dans le même but. La géographie savante y trouve évidemment son profit, mais c'est, à coup sûr, de la pure géographie politique et commerciale que font là les Anglais.

Depuis l'expédition de Burke, dont l'issue, on s'en souvient, a été si fatale, d'autres voyageurs ont tenté

plusieurs explorations que le succès a couronnés. Landsborough, simple colon du Queensland (nouvelle province au N.-E. de l'Australie), a fait, en 1862, le trajet du golfe de Carpentarie à l'extrémité méridionale du continent. Il dépeint comme généralement plates les contrées centrales, compare les vastes plaines de l'intérieur aux savanes américaines, et parle de forêts immenses rappelant celles du Nouveau-Monde.

Depuis, l'illustre Mac-Douall Stuart a accompli la traversée complète de l'Australie du nord au sud. Ses aventures sont peu nombreuses ; il parle surtout des souffrances que la privation d'eau fit supporter à sa caravane, et des difficultés qu'opposaient à sa marche les arbustes épineux et les hautes herbes qui recouvrent une grande partie du sol australien. Parfois ces broussailles étaient si épaisses que la vue des voyageurs ne pouvait les pénétrer à plus de trois mètres. Au milieu de ces hautes herbes desséchées, l'incendie se propage avec une effrayante rapidité ; aussi le feu est-il une des armes mises le plus souvent en œuvre par les sauvages pour éloigner leurs ennemis. Stuart eut à éviter ce péril. A plusieurs reprises les naturels cherchèrent à l'entourer de leurs cercles de flamme.

Du reste, en général, les Australiens ne se montrèrent pas hostiles. D'après Stuart, ils n'appartiennent pas tous au même type. De nombreuses disparités se font remarquer dans leur coloration. On n'a pas à craindre de leur part une opposition inquiétante ; ils redoutent plus les Européens que ceux-ci ne les craignent. Ils fuyent devant l'invasion des blancs ; tout les effraie, jusqu'aux chevaux, dont les dents longues et blanches leur paraissent des armes terribles. Un coup de feu les met en déroute, et les seuls vestiges du passage des Anglais leur causent une terreur inouïe. Les difficultés sérieuses ne sont pas là, l'absence de grands cours d'eau et même de rivières est destinée à retarder l'heure de l'entière découverte de la Nouvelle-Hollande. Avant peu, la ligne du nord au sud sera parfaitement connue, mais que de territoires immenses laissés encore complètement en blanc sur nos cartes, dans les régions centrale et occidentale.

— Eh ! s'il est riche, interrompit Samuel, pourquoi veut-il nous dépouiller ?

— Pourquoi, vieux Butterfly ? Pour une raison fort simple. Combien vous a valu votre première banqueroute ?

— Rien, si ce n'est l'estime de mes concitoyens, répondit gravement Samuel.

— Et cent mille dollars. Et la seconde ? et la troisième ? et la quatrième ? Je connais vos affaires aussi bien que vous-même. Vous avez maintenant un million de dollars, et vous comptez bien mériter deux ou trois fois avant de mourir l'estime de vos concitoyens. Eh bien ! mon ami Bussy, qui est aussi insatiable que vous, et qui est deux fois millionnaire, ne mourra pas content s'il n'a ses quatre millions.

— Quatre millions de dollars, grand Dieu ! Vous ne les trouveriez pas dans tout Scioto.

— On les trouvera ; c'est moi qui le garantis !

Samuel sourit silencieusement.

— Oui, je te devine, vieux Butterfly, continua Roquebrune. Tu

veux dire que la ville se soulèvera contre nous, et que nous serons lapidés ; mais apprends que nous avons trouvé un moyen de séparer ta cause de celle des gens de Scioto. Tu as voulu faire tuer Bussy ; il te réduira à la mendicité.

— Je l'en défie, répondit Butterfly.

— C'est toi qui as commencé le vol, c'est toi qui payeras pour tous. Un tiers de la ville t'appartient. Tu seras forcé de le rendre et de payer une indemnité énorme. Bussy est assez riche pour te traîner devant tous les tribunaux et te contraindre à restituer vingt fois la valeur de sa forêt.

— Bon ! dit Samuel, je connais les juges ; avec quelques dollars, on obtient tout ce qu'on désire.

— Bussy a plus de milliers de dollars qu'il n'y a de cheveux sur ta tête pelée, et il te poursuivra jusqu'à ce que l'un de vous soit ruiné.

— Eh bien ! soit ; j'accepte le combat. J'aurai pour moi l'opinion publique.

(La suite prochainement.)